

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 52

Artikel: Lausanne, le 27 décembre 1879
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185446>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au m. s. r. Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en adressant par écrit à la Rédaction du Conteur vaudois. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 27 Décembre 1879.

L'hiver est rude. La neige persiste sur les campagnes ; loin des grandes routes et des centres habités règne un silence à la fois triste et imposant. Dans les villes comme sous les toits de chaume, il est bien des misères connues et bien des misères ignorées.

Que tous ceux qui peuvent y apporter quelque soulagement le fassent. Dieu s'en souviendra.

Ce long deuil de la nature, ces souffrances du pauvre, les dernières heures de 1879 qui vont sonner, les vides qui se sont fait dans nos rangs pendant les douze derniers mois, tout fait éprouver le besoin de s'entourer de ceux qui nous sont chers et de reprendre dans l'union et la paix de la famille de nouvelles forces pour commencer un nouveau voyage.

Il est vrai que ces impressions sont parfois très passagères. On a vu maintes familles brouillées pendant le courant de l'année, profiter de cette circonstance pour se réconcilier, — quittes à se « rebrouiller » huit jours après sous un prétexte plus ou moins futile.

Nous n'en finirions pas si nous voulions faire le narré des effusions, des déboires sans nombre et des inconséquences de ce jour à double face. Car enfin, mon cher, de quoi me félicitez-vous ? De ce que hier c'était le 31 décembre et qu'aujourd'hui c'est le 1^{er} janvier ? Mais ce n'est pas moi qui ai fait cela. Me félicitez-vous peut-être de ce que j'ai une année de moins à passer dans cette cohue et ces misères qui m'entourent ? Ce serait peut-être plus raisonnable ; mais telle n'est point votre idée. Vous me souhaitez une bonne année, et cependant avec toutes vos protestations d'amitié vous aurez soin, si vous êtes négociant, de renchérir le plus possible ce que je veux acheter ou de me faire concurrence.

Le jour de l'an, c'est inouï comme on vous aime, comme on vous adore. Le lendemain, c'est autre chose. On calcule combien on a donné et combien on a reçu ; on cherche à se souvenir si ceux à qui on a donné avaient l'air satisfait. Le surlendemain, les doux épanchements se refroidissent, l'aridité et le positivisme des affaires reprennent le dessus ; et tel qui vous ouvrait gracieusement son cœur et sa bourse deux jours auparavant, vous dira : « Mon ami, nous sommes revenus à la saison ordinaire de

janvier, le thermomètre est à la glace et le baromètre annonce la neige. »

Malgré cela, nul ne veut déroger aux anciens usages : c'est affaire d'habitude.

Une méprise.

La scène se passe dans une petite ville universitaire de l'Allemagne du Sud. Sur sa rue principale, antique et sinueuse, donne une de ces maisons hautes et étroites auxquelles le langage populaire a prêté le nom caractéristique d'« Essuie-mains. » Sur le devant, chacun de ses quatre étages servait de logis à un étudiant. Les bourgeois, comme de juste, logeaient sur la cour. Le digne piédestal de cette superposition des quatre facultés était formé, au rez-de-chaussée, par un débit de bière.

A l'époque dont nous parlons, cette intéressante construction abritait sous son toit quatre fils de la libre Helvétie.

Le locataire du troisième se vouait à l'étude du droit. La théologie avait fixé ses pénates au second étage, et la philosophie, — cela paraît naturel, — s'était installée aussi près que possible des nuages. La médecine, enfin, campait dans les bas fonds du matérialisme, immédiatement au-dessus du débit de bière.

Fidèle aux antiques traditions, le représentant du droit était devenu propriétaire d'un chien de forte taille, porteur d'un grand nom historique. A une remarquable beauté physique, César joignait les dons d'une intelligence supérieure.

Ces qualités lui avaient très promptement acquis la bienveillance sans bornes de son maître.

Au bout de quelques semaines, César pouvait se vanter de la possession incontestée du canapé. Etendu pendant de longues heures sur les coussins moelleux, il passait des moments d'une rêverie délicieuse, songeant tantôt aux batailles et tantôt aux belles, savourant en imagination les produits de la boucherie et méprisant de toute la hauteur de ses nobles instincts, et d'un troisième étage, la vie plébéienne du plus grand nombre de ses semblables.

Pendant le sybaritisme universitaire a aussi ses « combles, » et César en fournit bientôt la preuve. Il finit par découvrir que l'appartement renfermait un lieu de repos plus distingué encore que le ca-